

Réflexions sur la guérilla et la contre-guérilla

Autor(en): **Cereghetti, Aldo**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **126 (1981)**

Heft 9

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-344404>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Réflexions sur la guérilla et la contre-guérilla

par le major EMG Aldo Cereghetti

« La guérilla est la guerre du faible contre le fort, de l'homme contre le matériel »¹

Historique

Le terme de guérilla apparaît lors de la résistance populaire espagnole contre les troupes de Napoléon. Ce mot signifie littéralement « petite guerre ».

Le général Jomini, parlant des guerres nationales, les définit comme les plus redoutables. « ... L'armée qui entre dans un tel pays n'y possède que le champ où elle campe; ses approvisionnements ne peuvent se faire qu'à la pointe de l'épée; ses convois sont partout menacés ou enlevés. »² La guérilla est une guerre non conventionnelle, une lutte ou résistance populaire contre une domination étrangère ou indigène. « Un peuple qui veut conquérir son indépendance ne saurait se cantonner dans des modes ordinaires de conduite de la guerre... »³

La guérilla est une arme de faible contre un ennemi techniquement ou numériquement supérieur: le combat de David contre Goliath. Le phénomène n'est pas nouveau.

Au premier siècle avant J.-C., dans le Sahara, les Garamantes interdisent aux Romains la pénétration vers le Fezzan en comblant ou empoisonnant les puits indispensables dans ces zones de désert, en abattant les dattiers des oasis-étapes du sud de la Tripolitaine, rendant tout approvisionnement sur place impossible.

Au moyen âge, les rugueux paysans-guerriers suisses infligent à l'armée de chevaliers à l'armement le plus sophistiqué de l'époque une série de revers et de défaites irrémédiables, malgré une disparité de

¹ Michel Veuthey. Guérilla et droit humanitaire. Collection scientifique de l'Institut Henry-Dunant, Genève 1976.

² Jomini. Tableau analytique des principales combinaisons de la guerre et de leurs rapports avec la politique des États. St Petersburg 1836.

³ Giap. La guerre de libération nationale au Viet Nam, Hanoi 1970.

moyens notoires. «Accident» dit Olivier de la Marche, mais symbole d'une lutte où le déséquilibre des moyens est compensé par la volonté, la vigueur d'un peuple défendant ses droits à l'indépendance et à la liberté.

Ce phénomène peut être aussi observé en Egypte lors de la campagne napoléonienne. Certes l'Empereur remporte une victoire sur l'Angleterre, mais il ne vient jamais à bout des guérilleros égyptiens. Même si le général Desaix, à la tête de ses forces spéciales méharistes, inflige plusieurs défaites aux mamelouks, il ne parvient pas à les réduire, ni à capturer leur chef Mourad Bey, malgré une poursuite dans le désert de près de trois mille kilomètres, et qui dure neuf mois, malgré la tentative d'acheter au Soudan des esclaves pour en faire des soldats adaptés au pays... Pire: des 34000 soldats napoléoniens débarqués en 1798 pour envahir l'Egypte, 21500 seulement rentreront dans leur patrie en 1801. La guérilla avait vaincu le vainqueur!

Caractéristiques de la guérilla

Cette forme de guerre n'est pensable qu'avec un large appui populaire. Même champion des libertés et même après avoir fait ses ablutions à la mosquée, Napoléon n'a jamais acquis l'adhésion du peuple égyptien... Pas plus que le général de Lattre n'a conquis le peuple indochinois.

Généralement la guérilla est le recours ultime des peuples dans la défense de leurs droits à l'indépendance et à la liberté. L'affrontement est général, tant militaire que politique, économique ou social.

L'homme passe avant le matériel. Le poids de la volonté du combattant est plus lourd que celui de ses armes, souvent rustiques, voire dépassées. J'ai vu des combattants toubous au Tchad, à l'équipement hétéroclite et aux moyens artisanaux, battre en brèche l'armée régulière du président Tombalbaye, il y a une dizaine d'années.

L'affrontement a lieu partout, à la campagne comme en ville. «La guerre n'a pas de front, rien que des flancs»⁴; elle est faite d'enveloppements et d'interpénétrations, et elle doit pouvoir durer longtemps. Actuellement, les troupes rebelles du Tchad se sont transformées en

⁴ Lawrence TE. Les 7 piliers de la sagesse, Paris 1969.

forces régulières, même s'il y a eu sécession entre les divers courants politiques. La guérilla développe généralement et successivement des phases de défensive, d'équilibre puis de contre-offensive. «L'ennemi tentait une guerre éclair. Il voulait combattre rapidement, résoudre rapidement le problème. De notre côté, le parti et le gouvernement lançaient le mot d'ordre: résistance de longue durée.»⁵

Généralement, la guérilla coordonne ses activités avec celles de troupes traditionnelles. Puis avec le temps, elle se transforme en armée régulière. Cette évolution, au Vietnam, a abouti en 1976 à la lutte de l'armée vietnamienne communiste issue des commandos de guérilla «Viet» des années cinquante contre les guérilleros du Vietnam, du Laos, du Cambodge... La roue tourne! L'histoire est un perpétuel recommencement.

Les enseignements à tirer

La diversité des motivations, des idéologies, des caractères ethniques, géographiques ou économiques, propres à chaque région où se déroulent des actions de guérilla, interdit de déduire des lois strictes, de codifier des principes universels applicables sans autre à une situation nouvelle. Par contre, il est important de reconnaître certains phénomènes constants: cette forme de lutte cherche en permanence le déséquilibre, frappant l'adversaire là où il ne s'y attend pas; là où il est vulnérable, là où il présente des faiblesses; comme un torero place ses banderilles. Certes certains procédés de technique de combat peuvent être appris, et il est clair qu'une condition physique excellente est un préalable *sine qua non*.

Mais il convient en outre de rester toujours pratique et curieux, afin de répondre aux exigences permanentes:

Comment et où faut-il frapper pour désorganiser l'adversaire, pour le priver de riposte immédiate?

Comment agir pour obtenir un rendement optimal avec des risques et des pertes minimales?

L'éveil de l'imagination saura donner réponse, en particulier quand il s'agira d'une troupe à l'équipement sophistiqué.

⁵ Giap, *in* Action et Révolution. Paris 1968.

Guérilla demain

L'étude des nouvelles composantes, des nouvelles caractéristiques des armées modernes, basées sur des matériels sophistiqués, met en évidence l'utilisation croissante de la haute technologie. La guérilla doit donc étendre son rayon d'action à l'électronique. Les microprocesseurs offrent dès maintenant des possibilités quasi infinies; il s'agit d'en limiter le champ d'action, en en faisant des objectifs préférentiels. La croissance exponentielle de la technologie des ordinateurs laisse cependant à l'homme ses caractéristiques originelles, même si elle entraîne des changements d'ordre économique et social. L'homme crée et pense, construit et dirige la machine. Cette dernière travaille à son profit, mais ne peut pas se substituer à lui. Par contre, en effectuant des opérations fastidieuses, elle rend l'homme dépendant et risque de lui faire oublier des évidences. Rester pratique et curieux signifie se souvenir de l'homme, de ses motivations, de ses comportements, de ses possibilités et de ses limites. «Le rapport des forces se détermine non seulement par le rapport des puissances militaires et économiques, mais aussi par le rapport des ressources humaines et des forces morales. C'est l'homme qui dispose des forces militaires et économiques.»⁶ Une des missions de la guérilla peut être de rendre à l'homme sa place réelle dans un conflit futur, de lui offrir sa chance face à la haute sophistication technique, en enrayant la machine.

Guérilla dans la conduite de la défense

L'histoire contemporaine fournit l'exemple de plusieurs catastrophes militaires subies par des pays dont les populations ont recouru dans un deuxième temps au remède de la résistance populaire ou partisane. L'adoption de la méthode s'est faite de manière plus ou moins improvisée. Après l'invasion éclair de la Yougoslavie, par exemple, Tito a mis sur pied en quelques semaines une guérilla aux moyens rudimentaires: l'armement était celui qu'on réussissait à soustraire aux forces de police. Le procédé pourtant s'est révélé payant. Sans mettre en doute la valeur défensive, le degré de préparation et la volonté d'une armée, sans épiloguer sur l'incrédulité, l'ignorance ou la candeur d'un

⁶ Mao Tsétoung. De la guerre prolongée, mai 1938. Œuvres choisies, tome 2.

la guérilla. *A contrario*, même accumulant les revers sur le terrain, une guérilla qui peut s'installer pour durer a toujours fini par vaincre.

Le général Giap, pour éviter la répétition d'une nouvelle surprise, étale son dispositif. Le temps gagné lui permet de recruter et d'instruire des divisions toujours plus nombreuses, capables de résister à plusieurs interventions successives et d'absorber les défaites locales. Le temps qui passe rend toujours plus difficile la lutte des Français : les moyens leur sont accordés de Paris, par l'autorité politique, mais avec sans cesse un retard d'un ou deux ans sur les besoins. Pourtant, l'armée remporte des victoires ; mais l'escalade régulière entretient le déséquilibre entre ce qu'il faudrait et ce que reçoit le commandement militaire pour éliminer la guérilla. Installée, la guerre n'aura d'issue que Dien-Bien-Phu.

Guérilla contre la guérilla

Dès 1947, en Indochine, des chefs français avaient imaginé de lutter contre les forces invisibles du général Giap, en créant des commandos Hoa Hao et des maquis montagnards. Ce procédé devait permettre d'user contre l'adversaire de ses propres méthodes et de compenser en partie le manque chronique de moyens conventionnels dont souffrait l'armée régulière.

La même tentative s'est renouvelée dans maintes parties du globe et en maintes situations d'exception. Chaque fois se sont posés tôt ou tard des problèmes de conduite et des problèmes d'éthique.

Le chef d'une formation dépendant d'un gouvernement démocratique doit rendre des comptes non seulement à son commandement supérieur, mais encore à son opinion publique, à ses organes politiques ; l'armée est un argument de lutte, de propagande dans les mains des politiciens. Lorsqu'elle est envoyée au « casse-pipe », elle doit vaincre, elle ne doit pas subir de pertes, elle doit être irréprochable et modeste. S'attaquer à une guérilla, c'est généralement s'attaquer à une minorité, à un peuple luttant pour des libertés, un idéal a priori populaire ; c'est mettre en branle un processus idéologique universel. Une guerre traditionnelle, par contre, marque généralement le regroupement de l'opinion publique derrière son armée, considérée comme protectrice et garante de l'entité nationale. Les motivations, les convictions des hommes composant les armées régulières sont fort diverses : le

peuple et de ses autorités politiques avant le déclenchement d'une guerre, sans même juger un système de mobilisation ou d'engagement, on peut décemment imaginer la répétition en Europe d'une «Blitzkrieg». On peut penser une profonde pénétration initiale de forces attaquantes dans un dispositif défensif. On peut se figurer un enveloppement de troupes menant la défense, ou l'occupation d'une partie du territoire national. Dès lors, la mise sur pied d'éléments de guérilla, collaborant et synchronisant leurs actions avec celles des forces régulières conventionnelles, est pensable, voire souhaitable, dans le contexte d'une volonté ferme de défense.

Ce choix pourtant comporte un certain nombre de risques, dont celui de représailles contre la population.

La décision doit tenir compte du caractère non conventionnel de ce moyen de lutte. Or le non-conventionnalisme risque d'amener à sortir de la légalité et notre opinion publique, notre culture, notre pensée occidentale ne sont, ni ne seront jamais prêtes à accepter de voir violer leur éthique.

La guérilla, pour être acceptable et rentable dans notre contexte, nécessite un encadrement bien préparé, des chefs de haute qualité morale et professionnelle. Elle doit pouvoir compter sur la confiance et l'appui très large des autorités politiques.

Contre-guérilla: frapper fort au début

Lorsque les paras français sautent dans la plaine des Giongs au début du conflit indochinois, ils prennent partout l'avantage grâce à la surprise engendrée par leur action. Les guérilleros vietnamiens, les «Viets», se croyaient protégés par les eaux dormantes. Cependant il manque quelques moyens aux Français: «Deux bataillons et cinquante Dakotas»⁷, pour enfermer, grâce à un assaut initial brutal et massif, l'ensemble du corps de bataille vietminh dans un piège sans issue. L'anéantissement des guérilleros est le seul but envisageable pour qui mène la lutte contre la guérilla. Une série de succès ou de victoires locales n'a jamais au cours de l'histoire permis à une armée de vaincre

⁷ Henri Le Mire. Histoire des Paras français. Albin Michel, 1980.

professionnel exerce, en spécialiste, un métier; le soldat du contingent accomplit un devoir qu'il espère limité dans le temps. Tous respectent un code. Celui qui mène la guérilla, par contre, s'installe dans son combat pour faire triompher des idées. Les moyens, les lois, les coutumes, l'opinion publique, importent peu. Seul le résultat compte.

Vouloir utiliser la guérilla contre la guérilla, c'est être conscient de ces discordances, mettre en compte et assumer de gros risques.

Les combattants d'une armée régulière n'obéissent pas aux mêmes principes que ceux d'une unité de guérilla. Les autorités politiques, l'opinion publique d'un peuple dont l'armée régulière se bat de façon traditionnelle, n'ont pas les mêmes conceptions que les initiateurs d'un mouvement de guérilla.

La personnalité des chefs

La réalité du théâtre opératif est faite d'actions concrètes. Le chef qui commande de loin a toujours un désavantage sur celui qui est dans le terrain, parle à ses hommes, partage leurs difficultés, cherche sur place, dans la réalité du milieu et du combat, les éléments de décision. Un demi-succès local, obtenu par un chef présent, a un effet motivant de beaucoup supérieur à celui d'un succès même plus vaste obtenu par un état-major impersonnel, inconnu et lointain, qui dessine des objectifs et avance des flèches sur la carte, comme un enfant crée des accidents avec ses petites voitures. Le combattant qui pénètre dans un objectif détruit par l'aviation et l'artillerie, au milieu des morts et des blessés, n'a pas le même sentiment que celui qui enlève l'objectif de vive force en suivant son chef, même si le résultat historique est identique. La guérilla est liée au terrain, à la personnalité, la présence et la compétence de ses chefs.

L'appui total des autorités politiques

Le chef d'une troupe menant la guérilla jouit en règle générale de la confiance absolue — tout au moins jusqu'au moment de la réalisation des objectifs militaires — de son autorité politique. Souvent du reste il incarne lui-même cette autorité: voir Fidel Castro.

Seul compte le résultat final.

En Indochine, le général Giap commet des erreurs — mais il ne les répète jamais — et le pouvoir politique lui garde un appui indéfectible. Il fait en quelque sorte des expériences chères en vies humaines, que ne pardonnerait pas un gouvernement occidental. Il fait, là où nous jouons nos manœuvres, une répétition en vraie grandeur, avec munitions et sang. Il en tire ses leçons pour l'avenir. A l'inverse, les chefs qui mènent l'action contre lui sont bridés, freinés, limités ou remplacés par un pouvoir politique méfiant et qui ne reconnaît aucun droit à l'erreur. Il en résulte souvent une conduite timorée, accompagnée d'une campagne d'information justificative lénifiante, en contraste avec la volonté et l'impatience des échelons inférieurs.

La flexibilité et le renseignement

L'ubiquité des combats, la dispersion, ou la décentralisation extrême des combattants, la soudaineté des actions, nécessitent, pour se prévenir de toute surprise, une connaissance précise des intentions, des moyens et des activités de la guérilla; la recherche de renseignements est (pour les deux partis) la condition primordiale de succès, avec pour corollaire la conservation du secret, le camouflage, la mobilité discrète, la souplesse du commandement, liée à une exploitation permanente des éléments influençant la décision.

En Algérie, le colonel Bigeard, commandant du troisième régiment de parachutistes coloniaux, mettait au point, en 1956, une nouvelle méthode de combat contre les rebelles⁸: sa troupe, sur la base des renseignements recueillis, gagnait en camions ses bases de départ, alors que des éléments hélicoptés assuraient vers l'avant la continuité de l'observation et le bouclage. Tous les chefs étaient sur le même réseau radio pour mieux suivre le déroulement de l'opération, alors que le commandant de régiment émettait ses ordres à partir d'un piton où l'avait déposé son hélicoptère. L'ennemi repéré était encerclé; accroché il était attaqué sans retard par des compagnies dont la mobilité, l'initiative et la rusticité étaient les armes principales. Pour les fellaghas, Bigeard était devenu l'ennemi numéro un.

⁸ Bigeard. Pour une parcelle de gloire. Plon, 1975.

Ne pas confondre

Le fait qu'une guérilla installée n'a jamais pu être vaincue définitivement ne doit pas être interprété comme une invite à abandonner une forme de combat traditionnelle, et encore moins à mettre en doute la nécessité de poursuivre l'entraînement et la formation de nos recrues. Un soldat excellent peut faire un bon guérillero, mais un citoyen sans aucune formation militaire ne peut pas s'improviser combattant.

L'histoire fournit un certain nombre d'indices, de conseils, mais pas de recette. Elle peut stimuler notre curiosité et notre réflexion. Elle ne remplacera jamais l'apprentissage besogneux. La guerre, la façon de la mener, exigent des hommes un don entier, des chefs des devoirs sans aucune limite ni mesure, des formations un esprit de corps, une volonté et un moral à toute épreuve.

La guérilla n'est pas la solution miracle, née de l'exaltation collective. Elle peut être une des manières de coopérer à la conduite d'une guerre telle qu'elle peut se dérouler dans nos pays d'Europe occidentale.

A. C.

Une vie d'action sans réflexion me paraît primitive, et une vie de réflexion sans action me paraît stérile.

VALÉRY GISCARD D'ESTAING